

ÊTRE DIFFÉRENT

recueil de micro-nouvelles

par

les élèves de 6^e D, 6^e E et 6^e F

du collège Bracke-Desrousseaux de Vendin-le-Vieil

Année scolaire 2026-2027

avec le concours de :

Maryline VILAIRE, professeure de français
et Sophia DRISSI, professeure documentaliste

Un atelier d'écriture animé par :
le romancier Michaël MOSLONKA
www.michael-moslonka.com

Les différences de peaux

par Capucine, Lili-Jeanne et Zoé D.

Par une belle journée de printemps, la famille Oloocamps décida de se rendre dans un centre d'adoption. Le père s'appelait Antoine, il était éboueur ; la mère, elle, s'appelait Marie et était boulangère. Ils avaient déjà deux enfants nommés Yanis et Elisa. Néanmoins, ils en voulaient un troisième parce qu'Elisa voulait une petite sœur. Malheureusement, la maman ne pouvait plus avoir d'enfant à cause de son âge.

Quand ils entrèrent dans le centre d'adoption, une petite fille s'approcha d'eux. Elle leur plut tout de suite et ils décidèrent de la prendre. Cette fillette, c'était Inès. Sa peau était noire. Sa mère, son père, sa sœur et son frère l'adoraient. Inès était la star de leur famille.

Inès s'éveilla et grandit au sein de la famille Oloocamps. C'était une fille très solaire, ce qui apportait beaucoup de joie à la famille. Elisa aimait énormément sa petite sœur. Elle jouait toujours avec elle.

Quant à Inès, elle adorait sa famille adoptive. Antoine, Marie, Yanis, Elisa, tous étaient très gentils avec elle. La fillette ne pouvait rêver mieux. Mais, petit à petit, les voisins commencèrent à se moquer d'elle à cause de sa couleur de peau.

Inès ne comprenait pas pourquoi ces gens parlaient sur son dos et rigolait d'elle. Le pire, c'était qu'elle ne pouvait pas compter sur sa famille. Quand Inès leur parlait de ce qu'elle vivait, son père, sa mère ou même son frère et sa sœur évitaient le sujet.

Dans le quartier des Oloocamps, tout le monde était blanc ; Inès était la seule personne noire... Dès qu'elle sortait, il y avait toujours un voisin pour s'en prendre à elle – avec de méchantes blagues, des insultes et, même, des menaces. À chaque fois, elle était renvoyée à sa couleur de peau. Ils lui disaient qu'à cause de cette couleur, elle était sale et qu'elle portait des maladies. Ce qui la rendait très triste et lui prit sa joie de vivre.

Puis tout le quartier s'y mit et cela devint encore plus difficile pour Inès.

« Tu es sale », lui disait-on encore et toujours. « Tu te laves pas », ajoutait-on. Ou encore : « Tu as plein de microbes » et « Tu es laide. »

Plus les insultes continuaient, plus Inès se rabaissa jusqu'à se dire que les habitants de son quartier avaient peut-être raison... Son père et sa mère ne se préoccupèrent pas trop de son état d'esprit. Il faut dire qu'ils étaient de plus en plus distants avec elle. Toutefois, son frère l'aida à se sentir mieux, mais Elisa, qui avait tant voulu avoir une petite sœur, s'éloigna d'elle : elle ne voulait plus être associée à Inès.

Antoine, Marie et Elisa Oloocamps se montrèrent de plus en plus gênés de sortir avec Inès, pour le peu que cela arrivait encore. Ils avaient peur d'être victimes de moqueries et d'être rejetés. En effet, ils étaient souvent critiqués par les habitants du quartier et par leurs voisins. Ils disaient que les Oloocamps élevaient un monstre, qu'ils allaient sûrement tomber malade, qu'ils ne voulaient plus les approcher. Et qu'ils devaient être fous pour avoir choisi une enfant qui n'avait pas la même couleur de peau que la leur...

Petit à petit, les Oloocamps mirent Inès de côté. Inès qui, essayant de s'accrocher à Elisa, avec qui elle s'était toujours entendue, fut même insultée par cette dernière. Même par Yanis, qui pourtant l'avait soutenue. Ayant peur d'être rejeté à son tour, il commença, lui aussi, à insulter sa sœur. Il avait un air timide et gêné, mais, pour Inès c'était juste de la trahison !

La famille Oloocamps prit une terrible décision. Un soir, alors qu'il la croyait endormie, Inès entendit ses parents, son frère et sa sœur décider : « On doit la forcer à partir de chez nous. Comme ça, on pourra être de nouveau acceptés par les gens. »

Inès fut choquée et déçue de leur réaction. Elle s'était attachée à chacun d'eux. Elle avait confiance en eux. Elle croyait qu'ils l'aimaient et qu'ils la soutiendraient dans toutes ses épreuves.

Qu'est-ce qu'elle était triste !

Et cette tristesse la détruisit : elle ne se voyait plus comme elle se voyait avant : elle se croyait jolie, normale. À présent, elle se sentait sale, et, toujours, elle se posait cette question : Pourquoi moi ? Je n'ai rien fait...

Ce qu'elle vivait était tellement injuste ! Les Oloocamps avaient choisi leurs voisins au lieu de leur fille...

Dès lors, Inès n'eut qu'une envie : partir loin de sa famille et de son quartier.

Un jour, son père la disputa parce que, pour lui, « tout était à cause d'elle. » Alors, elle décida de s'en aller pour avoir une meilleure vie.

Mais elle ne partirait pas n'importe où !

Elle chercha, sur Internet, un quartier où fuguer et vivre, et où tous les habitants seraient noirs. Elle en trouva un nommé Licazo. C'était une partie de la ville avec de belles maisons, de belles voitures et un magnifique parc. Inès fut impressionnée par la richesse de cet endroit et de ses habitants.

Là-bas, comme tous les gens me ressemblent, se dit-elle, j'aurai ma place. La vie sera meilleure et je ne serai plus critiquée.

Elle passa par la fenêtre de sa chambre, prit quelques affaires et partit à vélo. Trente minutes plus tard, elle arriva à Licazo. Elle fut émerveillée par la beauté de ce quartier noir.

WOW ! Il est vraiment beau ! Je vais pouvoir vivre ici et m'y faire des amis ! De vrais amis !

Qu'est-ce qu'elle y serait bien comparée à ce qu'elle vivait avant !

Et Inès s'y sentit tout de suite bien et à sa place.

À vélo, elle alla faire des tours dans tout le quartier pour le découvrir.

Découvrant un groupe de personnes qui avaient l'air d'avoir son âge, elle décida d'aller leur parler. L'un des garçons, nommé Amine, s'entendit bien avec elle. Après qu'elle lui eut raconté son histoire, il lui proposa de venir chez lui : elle se sentirait mieux chez lui pendant un moment, le temps qu'elle se trouve un logement.

Elle le suivit avec joie et arriva chez Amine où elle rencontra ses parents. Mais elle ne s'attendait pas à ne pas se faire bien accueillir.

Les parents d'Amine la dévisagèrent de haut en bas, car il ne s'agissait pas d'habits de marque. Ils affichèrent un air dégoûté et la jugèrent :

— Tu n'as pas assez d'argent, la jugèrent-ils. Tu es pauvre.

Inès regarda Amine d'un air suppliant

— Mais, vous et moi, on est pareil. On a la même couleur de peau...

— Pars de chez nous, lui dit Amine. Mes parents ont raison. Je me suis trompé. Et pars également de notre quartier : tu es trop pauvre pour faire partie de nous.

Des sports importants

par Kylian et Nolan

Un basketteur, Nadir, est en train de jouer un match face à l'équipe rivale de son collège. Le match est très serré. Pour finir, l'équipe de l'adolescent gagne d'un panier. Cela grâce à Nadir lui-même !

De retour dans les vestiaires, l'équipe chante : « Olé-lé, Ola-la, mais qu'est-ce qui s'est passé, on les a chicotés ! » Ses coéquipiers prennent Nadir et le jettent en l'air pour le féliciter en scandant :

— Nadir ! Nadir ! Nadir !

Quand Nadir se rend à la douche, il n'en revient toujours pas : il n'est entré sur le terrain que dans les derniers instants de jeu et il a fait la différence.

Je pense que je devrais avoir plus de temps de jeu, se dit-il. Je suis certain que c'est ce qu'il va se passer pour le prochain match ! Je suis le meilleur !

Quand il sort de la salle, il trouve devant lui la petite bande de footballeurs du collège : Hakim, Brahim et Mohammed.

— Nadir, qu'est-ce que tu fais-là ? lui demande Hakim avec un air hautain.

— Ouais, pourquoi tu es ici ? Tu as perdu ta maman ? ajoute Mohammed dans un rire moqueur.

Et Brahim dit d'un air dégoûté :

— Je pense qu'il est venu jouer au basket.

Hakim secoue la tête, plein de pitié :

— Espèce de nullos, le basket, c'n'est pas un vrai sport de ballon !

— De toute façon, ajoute Mohammed, tu ne joueras jamais en vrai championnat, car, dans le basket, il n'y a pas de vraie compétition !

La bande s'empare de son ballon et le jette au loin en lui disant :

— Un vrai sport de ballon, ça se joue avec les pieds !

Puis le trio part en rigolant.

Nadir regarde les footballeurs s'en aller. Il récupère son ballon de basket et le met à la poubelle. Puis, il s'en va à son tour en se disant qu'il doit renoncer.

Je ne serai jamais un grand sportif...

En rentrant chez lui, Nadir croise plusieurs de ses amis. Un groupe de garçons et de filles avec qui, souvent, il sort et joue au basket. L'un des garçons lui lance le ballon qu'il tient :

— Salut, Nadir ! Tu viens avec nous ?

Le jeune basketteur laisse passer le ballon. Il ne prend pas le temps de le ramasser ni même de parler à ses amis.

Enfin, Nadir est rentré chez lui.

Sa mère, qui est occupée à faire la vaisselle, lui demande :

— Ça a été ton match ? Ton équipe a gagné ?

Il soupire avant de grogner :

— Bien. On a gagné de justesse.

Il n'en dit pas plus. À quoi bon ? Il est en colère...

Sa mère continue sa vaisselle et lui dit :

— Bon, va faire tes devoirs, s'il te plaît.

Nadir part dans sa chambre en claquant la porte derrière lui. Sa mère soupire, sans chercher à comprendre ce qui lui arrive.

Une fois dans sa chambre, Nadir met toutes ses affaires de basket dans un carton sur lequel il écrit « à vendre » et qu'il range ensuite dans un coin.

Le lendemain, Nadir va faire un tour. Il se sent très mal par rapport aux mots que les trois footballeurs lui ont dits, la veille... Leurs paroles lui font se poser des questions.

Je devrais peut-être me mettre au foot s'interroge-t-il avant de se dire : mais pas question que je rejoigne l'équipe de Hakim, de Brahim et de Mohammed !

Ses pas l'amènent à passer à côté du terrain de football.

Un match est en train de se jouer.

Là, il constate que c'est l'équipe de Hakim, Brahim et Mohammed qui est sur le terrain. Elle perd au score : 3 buts à 2, et il ne reste que 20 minutes de match avant la fin de la première mi-temps.

Il se place derrière la cage des buts du gardien de l'équipe des trois garçons qui se sont moqués de lui et les regarde jouer.

Ils sont nuls..., se dit-il. Ils ne demandent pas la balle... Et leur gardien, il a fait une relance directement en sortie, car la balle était trop haute pour le joueur.

Il songe au basket.

Il y a plus de stars dans mon sport que dans le leur... Hakim, Brahim et Mohammed ont tort ! C'est le foot qui est nul. Le foot, c'est triste, même ! Bah ! Peu importe, moi, je préfère le basket. Et j'aime jouer avec les mains, et courir en faisant rebondir le ballon. J'adore aussi marquer des paniers ! Et puis, il y a beaucoup de choses et de sports pour lesquelles on utilise les mains, ils ne sont pas nuls pour autant...

Ayant l'impression de ressembler aux trois footballeurs, il se reprend :

Bon, après je ne dis pas que le foot est nul. C'est juste que le basket a ses qualités, comme le foot. En fait, je pense que les sportifs veulent que leur sport soit le meilleur. Mais dire ça de la même façon que Hakim, Brahim et Mohammed, c'est injuste !

Il pose le regard sur le gardien de but.

Il faut que je me donne un peu plus à fond et que je fasse ce que j'aime bien ! Et ce que j'aime, c'est jouer au ballon avec les mains !

Tout à coup, il lui vient une idée !

Mohammed a la balle. Il la passe à Hakim qui essaye de dribbler le défenseur adverse droit. N'y parvenant pas, il renvoie le ballon à Mohammed qui ne prend pas le temps de bien contrôler. Il perd la balle.

L'attaquant adverse la récupère et met à l'amende tout le monde. Il traverse tout le terrain et tire sous les yeux catastrophés de Hakim, de Mohammed et de Brahim qui, lui, n'a pas pu stopper le joueur.

Mais, c'est l'arrêt du gardien !

Le gardien qui est... en fait...

NADIR !

« Et si je demandais au gardien pour prendre sa place pour les dernières minutes ? » telle a été l'idée du jeune basketteur. Le gardien de but a accepté et lui a laissé la place juste après qu'il ait fait une passe à l'un des joueurs de son équipe.

Nadir, qui a pris la place du goal, se tourne vers les trois footballeurs qui se moquaient de lui. Et Nadir lève bien haut la balle pour leur montrer que les mains servent au football

— Vous voyez le basket, ça sert pour le foot ! leur dit-il. C'est pour cela que je fais un sport où on joue avec les mains !

Le remède

par Louna T., Yuna et Zoé C.

C'était une journée pluvieuse, les nuages obscurcissaient le ciel et l'orage grondait. Clément regardait par la fenêtre. Il était en colère. Il aurait aimé jouer au basket avec son frère. Mais il ne pouvait pas. Non pas à cause du temps. Si ce n'était que ça...

Il ne pouvait pas faire tout ce qu'il voulait avec Léonis – comme jouer au basket.

— J'en ai marre de lui ! râla Clément.

Cela faisait tellement longtemps qu'ils n'avaient pas joué ensemble...

Léonis avait un handicap. Atteint de trisomie, il était aussi paralysé des jambes et se déplaçait en fauteuil roulant. Si bien qu'à cause de ça, leurs parents lui portaient plus d'attention. Et, à cause de cette paralysie, cela ne servait à rien de lui demander de s'amuser ensemble...

Léonis entra à cet instant dans la pièce et s'énerva pour la première fois contre son frère.

— Pourquoi tu me fais la tête ? Pourquoi tu n'me parles plus ? J'en ai marre !

— Mais moi aussi ; j'en ai marre. Moi, je voudrais bien faire des choses avec toi, mais je ne peux pas à cause de ton stupide handicap !

— À ton avis, pourquoi je ne fais rien avec toi ? Tu n'es jamais cool avec moi, tout ça parce que j'ai un handicap. Mais le pire, c'est que ce n'est même pas de ma faute !

Les deux frères continuèrent de se disputer et de se crier dessus jusqu'à ce que, furieux, Clément quitte la pièce en lâchant :

— De toute façon, toi, tu ne sers à rien !

Le jour même, Léonis se rendit chez le médecin, monsieur Propre, qui lui annonça avec un grand sourire :

— Tu sais, on vient de trouver un remède pour ton handicap ! Il enlèvera ta trisomie et te redonnera l'usage de tes jambes.

— Oh ? C'est vrai ! ? s'extasia Léonis.

Monsieur Propre fit une tête bizarre :

— Pourquoi est-ce que je te mentirais, mon garçon ?

Léonis devait en convenir : son médecin ne s'amuserait pas à lui jouer un si mauvais tour.

— Quoi comme remède ? voulut-il savoir, quand même méfiant.

Monsieur Propre commença à lui expliquer :

— Déjà, une pilule à prendre matin, midi et soir ; ensuite, une rééducation des membres de plus d'un an.

Le garçon s'apaisa. Toutefois, il dit :

— Je ne suis pas sûr. Une rééducation de plus d'un an, ça fait long. Est-ce que je supporterais ça ?

Le médecin sourit pour le rassurer :

— Reviens la semaine prochaine et donne-moi la réponse. Ça te va ? Si tu es d'accord, nous commencerons alors tout de suite le traitement...

— Très bien, d'accord. À la semaine prochaine.

Léonis rentra chez lui et annonça la nouvelle à son frère et à leurs parents.

— Quoi ? Tu ne lui as pas donné de réponse ? s'énerva son frère. Tu es vraiment relou !

Clément n'en revenait pas : Léonis devait absolument prendre ce traitement. Il lui en donna même plusieurs raisons :

— On pourra à nouveau jouer ensemble. Tu pourras aller dans une classe normale. Plus personne ne t'embêtera. Tu pourras enfin être aimé. Et, surtout, tu pourras te débarrasser de ce fauteuil roulant.

Pourtant, Léonis n'était pas certain de vouloir prendre ce remède, car il ne serait plus pareil.

— Je ne suis pas sûr de vouloir autant changer. Tu comprends ? Je ne serais plus moi... Je serais un Léonis différent...

Clément s'enthousiasma :

— Oui, tu seras différent ! Tu pourras marcher, jouer avec moi, être normal, te faire accepter au collège, être moins chouchuté par les parents, commencer à faire du sport, avoir des amis. DE VRAI AMIS !

— Mes amis sont de vrais amis ! répliqua Léonis, irrité. Et, moi, ce que je veux, c'est jouer avec toi et qu'on passe du bon temps ensemble...

— Mais, moi, c'est la même chose ! dit Clément. Et ce sera possible avec ce traitement. Tu pourras juste être normal.

— Mais je suis déjà normal ! s'énerva Léonis. Et on pourrait déjà jouer ensemble si tu le voulais !

— Bon, alors ? s'énerva Clément sans tenir compte de ses propos. Tu comptes le prendre ou pas ce médicament ?

— Je vais y réfléchir, mais ce n'est pas TA décision, s'écria Léonis. C'est la MIENNE !

Alertés par leurs cris, leurs parents intervinrent :

— C'est bon, les garçons ! les stoppa leur père. On se calme.

— Écoute ton frère, Clément, lui dit sa mère. Léonis, tu as raison. Réfléchis-y au calme, seul, dans ta chambre.

— Et sache que nous t'aimons et continuerons de t'aimer, même si tu ne prends pas ce remède, lui assura son père.

— Moi, c'n'est pas sûr, les contredit Clément. Je préférerais que tu les prennes.

Il adressa à son frère un regard provocant et lui dit :

— Donne-moi ta réponse au plus vite !

Seul dans sa chambre, Léonis pesa donc le pour et le contre.

Si je prends ce traitement, je ne serai plus le chouchou des parents, ça, c'est sûr. Mais, quand même, je pourrais jouer avec mon frère pour la première fois... C'est tentant.

Il douta.

Mais, je ne sais pas... Je vais devoir faire beaucoup d'efforts pour remarcher. Un an de rééducation, c'est long... En plus, comme je rejoindrai une école normale, je perdrai mes copains et copines de mon école spécialisée...

Cela le rendit triste et le déçu à l'idée de perdre les seuls amis qu'il avait.

Il regarda son fauteuil roulant.

Il fait partie de moi, réfléchit-il. Sans lui, je me sentirai différent de moi-même...

Il s'assit dessus et lui dit :

— Comment je vais faire sans toi ? Ma vie sera trop vide...

Bien sûr, à la place, il aura ses deux jambes. Il pourra marcher.

Ce serait chouette..., pensa-t-il. Mais, ce n'est pas forcément le problème de marcher : je peux déjà jouer au basket. Ça se voit avec le handisport où des personnes font du basket en fauteuil roulant...

Il réfléchit un peu plus.

En fait, il y a longtemps que j'aurais pu m'amuser avec Clément. C'est son état d'esprit qui l'empêche de faire des choses avec moi. Il dit même que je ne peux rien faire avec mon fauteuil roulant et me trouve trop idiot pour jouer avec lui.

Il se sentit bête d'avoir écouté son frère depuis toutes ces années.

Il soupira.

Clément en a marre, se dit-il. Il veut un autre frère. Un autre Léonis. Celui que je deviendrai si je prenais le remède... Malheureusement, si je veux être accepté par lui, je n'ai pas le choix : je dois accepter ce traitement...

Alors, vint le moment de son rendez-vous habituel avec son médecin traitant...

Le jour de la prise du remède, Léonis rentra de chez le médecin et rejoignit son frère dans sa chambre. Clément lui dit aussitôt :

— C'est bon, tu as accepté le remède ? Tu l'as pris ?

Le visage sombre, sans un mot, Léonis stoppa son fauteuil roulant et lui envoya un ballon de basket.

— On joue ?

Clément commença à s'amuser normalement au basket avec son frère.

Heureux, il lui dit :

— Ça se voit que tu as pris le remède. Tu es devenu trop cool ! Ta paralysie ne t'empêche déjà plus de bien jouer. Tu es bien plus normal comme ça ! Tu réfléchis bien plus vite. Tu arrives à faire des gestes techniques et tu bégayes moins quand tu parles.

Les deux frères continuèrent leur partie de basket. Ils s'amusèrent comme ils ne s'étaient jamais amusés ensemble.

— C'est top bien ! s'enthousiasma Clément. Allez, Léonis ! Tire !

Léonis tira et marqua un panier.

Ils ne se disputèrent pas et ne se crièrent plus dessus. Pourtant, Léonis paraissait triste.

À la fin de leur partie, Clément se tourna vers lui :

— Tu n'as pas à être triste, dit-il. Regarde le résultat : notre match a été top !

Et il ajouta :

— Ce n'est pas grave si tu as changé. Tu as eu raison d'avoir accepté ce traitement.

Léonis se tourna vers lui.

Le visage calme, sombre, l'air inquiet, il lui dit :

— Tu sais, Clément, je suis toujours le Léonis d'avant. Je n'ai pas pris le remède...

Et si la puberté n'était pas ce que l'on croit ?

par Chloé L, Clara et Yasmine

Un jour d'été, avant la fin de l'année scolaire, Leyla se réveilla avec une drôle d'impression : celle que quelque chose avait changé en elle. Pas très réveillée, pensant se faire des idées, elle se rendit dans la salle de bain pour sa toilette. Là, dans le miroir, elle vit tous ces boutons sur sa figure.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? se récria-t-elle.

Ce n'était pas tout. En plus des boutons, elle avait des poils, son teint était terne et ses cheveux étaient gras. En plus, ses règles s'étaient déclarées quelques jours plus tôt.

Elle décida de demander à sa mère ce qui se passait.

— C'est normal, ma chérie, lui répondit-elle. Tu grandis...

Tout en se rendant au collège, Leyla réfléchit à la situation :

Je grandis, d'accord, mais est-ce que ça veut dire que j'aurais d'autres symptômes ?

Une fois arrivée, elle rejoignit Élisabeth, sa meilleure amie.

Élisabeth la regarda mal en voyant sa tête.

— Pourquoi tu as tous ces boutons ? Tu es malade ? lui demanda-t-elle aussitôt.

— Non. Ma mère dit que c'est normal...

Élisabeth ne sembla pas vraiment convaincue :

— Ah... Euh... Si elle le dit. Bon, je dois y aller, à plus.

Et elle partit, laissant Leyla seule. Ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant.

Une fois en classe, Élisabeth, qui était assise à côté de Leyla, demanda à changer de place. Elle ne la calcula pas de tout le cours. À l'heure de la récréation, Leyla essaya de lui parler, mais Élisabeth ne voulut rien lui dire. Elle partit sans un mot, visiblement dégoûtée d'elle.

Élisabeth rejoignit un groupe d'amies. Elle leur dit :

— Beurk ! Vous avez vu la tête de Leyla, aujourd'hui ? Elle est moche. Sa tête est horrible.

On dirait une calculatrice. En plus, elle pue...

Leyla s'approcha à cet instant. Elle voulait comprendre ce qu'il se passait.

Alors, les filles la pointèrent du doigt et se mirent à rire.

Sans rien dire, Leyla se détourna et s'éloigna. Elle se sentait mal, pas aimée. Inutile, inintéressante en plus d'être moche avec ses boutons et ses poils. Seule, trahie, elle était perdue...

À la fin de la journée, elle s'arrangea pour rattraper Élisabeth.

— Pourquoi tu t'es moquée de moi ? C'est à cause de mes boutons ? Je croyais qu'on était amies, toi et moi...

— Mais n'importe quoi, se défendit celle qui avait été sa meilleure amie, je n'ai jamais dit ça ! Tu racontes des bêtises. Tu es vraiment folle de penser ça ! Bon, allez ! Salut !

Et Élisabeth partit sans se retourner.

Aussitôt rentrée chez elle, Leyla se rendit dans la salle de bain et se regarda longuement dans le miroir.

Pourquoi est-ce que j'ai ces boutons ? se dit-elle. Pourquoi Élisabeth me rejette ? Pourquoi suis-je tout à coup différente ? Je ne veux pas grandir, moi !

Les jours suivants, Élisabeth l'évita et ne voulut plus lui parler. Dès qu'elle la voyait arriver, elle partait. Leyla essaya de cacher ses boutons avec du maquillage. Elle les touchait souvent, passait

beaucoup de temps à les regarder dans le miroir. Elle se dénigrait. Au collège, elle se fit discrète et évita de se mêler aux autres élèves...

Un soir, dans sa salle de bain, elle se regarda une fois de plus dans le miroir et se dit :

Quelles journées différentes de d'habitude. Avant, j'étais très sociable. Maintenant, j'évite les personnes...

Troublée, désespérée, Leyla regagna sa chambre et s'endormit en se demandant comment elle avait fait pour en arriver là...

Vint un jour où après s'être réveillée et avoir rejoint la salle de bain, Leyla se demanda :

Est-ce que je suis vraiment moche ? Est-ce que mes poils me dégoûtent vraiment ? Est-ce que me boutons me répugnent ? Car, moi, je me trouve belle...

Elle se sourit.

Tout est normal, se dit-elle fière d'avoir grandi.

Après toutes ces réflexions, elle partit pour le collège, très souriante. Une fois dans la cour de récréation, elle entendit les moqueries et vit les regards posés sur elle : des regards méchants, dégoûtés et bizarres...

Comme d'habitude..., songea-t-elle.

Le groupe de filles qui l'observait s'avança vers elle, toujours avec leurs regards méchants. C'était les nouvelles amies d'Élisa. Mais, pour une fois, cette dernière ne se trouvait pas parmi elles.

Leyla eut, à nouveau, le sentiment d'être seule et d'être rejetée. D'être différente... Pourtant, en fin de journée, elle quitta le collège, encore plus souriante qu'à son arrivée, le matin même.

Elle avait passé une très belle journée.

Désormais, elle se fichait des moqueries et des méchants regards. Elle avait accepté ses changements et elle se trouvait belle ; en plus, elle s'était faite de nouvelles amies.

Après le repas du midi, alors qu'elle était seule dans la cour à lire un roman, des filles s'étaient approchées d'elle. Celles-ci avaient commencé à lui parler. Et, sans trop savoir comment Leyla leur avait raconté ce qui lui arrivait. Elles lui avaient dit que c'était normal, qu'à leur âge, c'est ce qui arrivait à toutes les filles. Elles lui avaient donné des conseils : mettre de la crème sur ses boutons, ne pas trop y toucher, acheter des produits adaptés à ses cheveux et elles lui avaient conseillé une crème pour la peau.

Leyla n'en était pas revenue. Ces filles étaient comme elle : en pleine puberté ! Elles vivaient aussi les boutons, les poils, les cheveux gras et le teint terne. Leyla les trouva tellement jolies : elles portaient de magnifiques vêtements, elles sentaient bon et, plus que tout : elles s'assumaient ! À la sonnerie des cours, elles avaient échangé leur numéro de téléphone. Elles étaient devenues amies.

Tout à coup, Élisabeth arriva en pleurs vers Leyla qui sortit de ses pensées.

Son ancienne meilleure amie pleurait tellement qu'elle ne comprit pas ce qu'elle lui disait. Mais, aussitôt, elle ressentit de la peine et fut en empathie.

Élisabeth finit par réussir à se faire comprendre. Encore en pleurs, essoufflée, elle dit :

— Regarde ma tête. J'ai plein de boutons. Et mes bras, on dirait ceux d'un ours !

Toujours en train de l'écouter, Leyla la prit dans ses bras.

Après lui avoir fait un câlin, elle lui dit :

— Élisabeth, arrête de dire ça. Ce n'est rien. Tu grandis. Moi aussi, je passe par là. C'est normal. Tout va bien se passer. Notre corps change, mais c'est pas pour autant que tu dois te trouver moche.

Pour moi, tu seras toujours la même. Ne t'inquiète pas, tu seras toujours ma meilleure amie. Je ne t'abandonnerai jamais.

La vie de deux frères jumeaux

par Evea, Ylan et Saïna

Un jour d'été, deux frères se disputent ignorant, dans leur colère, le beau soleil qui brille dehors. Timothé se moque d'Alexis :

— Non mais, vas-y ! Tu dis aux parents que tu te fais harceler, ben, c'est normal, frère ! T'arrête pas de faire la p'tite victime au collège ! Mdr !

Et Alexis de lui répondre :

— Bah, toi, tu dis à tout le monde « Ouais, mes parents, ils m'aiment pas ». Ben, c'est normal, tu fous jamais rien. Eh, mon gars ! T'es juste un accident !

Tous deux sont jumeaux. Pourtant, ils sont très différents l'un de l'autre : Alexis est adoré par ses parents, mais il est harcelé au collège ; Timothé, lui, y est très populaire, mais il désespère son père et sa mère par son attitude et par ses résultats catastrophiques.

Alexis prévient son frère :

— Vas-y, je vais balancer à la CPE que tous tes potes me harcèlent. J'en ai marre de tout ça !!!

Timothé s'emporte à son tour :

— Vas-y, Vas-y ! Tu crois me faire peur ? Moi, j'veis dire aux parents que t'as dit que j'étais un accident.

Leurs parents interviennent avant que leur dispute ne dégénère.

— Timothé, arrête de raconter des bêtises ! se fâche leur mère. Jamais ton frère ne te dirait de telles choses. Va dans ta chambre !!!!!

— Allez Timothé, bouge de là ! ajoute leur père. Tu m'saoules à raconter des bêtises !

Une fois les garçons chacun dans leur chambre, la mère se tourne vers son mari :

— Bon, elle commence à me saouler leur embrouille, ils régleront ça tout seul. Tu veux une bière, chéri ?

— Ouais, t'a raison, chérie. Qu'ils se débrouillent. Pour la bière, j'en veux bien une ou deux, voire une dizaine...

Les parents boivent, boivent et deviennent complètement ivres. Désespérés, ils ne s'occupent plus d'eux-mêmes. Ni d'Alexis.

Une situation qu'Alexis vit très mal. Il en pleure. Il manque d'amour. Car, bien sûr, inutile de compter sur Timothé pour le consoler. Même s'ils sont frères...

Timothé ne supporte plus cette situation.

PURÉE ! ne cesse-t-il de penser. Il me saoule trop, Alexis. En plus, j'ai la blinde de devoirs... Bah, tant pis, j'ai trop la flemme et je suis trop énervé pour les faire...

Si bien qu'il rate tous ses contrôles. Tellement, Timothé a de mauvaises notes qu'il est à deux doigts de se faire exclure. De son côté, Alexis a encore été harcelé par les amis de son frère. Alors, il a tout raconté à la CPE.

Ce dernier lui a dit :

« — On ne peut rien faire pour si peu, on verra s'ils continuent.

— Mais ? Madame..., a-t-il voulu insister.

— J'ai dit on verra plus tard, Alexis ! s'est alors fâchée la CPE. »

Timothé rentre du collège, furieux. Ces copains l'ont appelé et lui ont raconté ce que son frère leur a fait : il a osé les balancer ! Il n'en revient toujours pas.

— J'VAIS ME LE FAIRE LUI !!!! s'énervait-il en entrant chez lui.

Il se dirige vers la chambre de son frère.

Alexis, qui est rentré plus tôt, a fermé la porte de sa chambre à double tours.

Timothé rage encore plus.

— QUOI ? hurle-t-il. T'AS FERMÉ TA PORTE À CLEF ? SALE CHOCHOTTE !!!!!

Il ordonne :

— OUVRE LA PORTE !

— NON ! refuse Alexis. APRÈS, TU VA ENCORE ME FRAPPER !

— AAAAH ! s'emporte Timothé. BON, TANT PIS ! JE LA DÉFONCE !

Et il défonce la porte.

Son frère n'en revient pas :

— NON, MAIS ÇA N'VA PAS ? TU TE PRENDS POUR QUI ????

Et les deux frères commencent à se taper dessus.

Pendant ce temps, pour ne pas entendre le bruit de la dispute, leurs parents mettent la musique à fond et continuent de boire...

Le lendemain, après avoir réfléchi à la situation, Timothé décide d'aller parler à son frère. Ils ne peuvent pas continuer à se disputer ainsi... Il le retrouve, plein d'hématomes, dans la rue, entouré de ses potes qui le harcèlent encore.

— STOP LES GARS ! LAISSEZ LE TRANQUILLE !

Surpris, ses copains lui disent :

— Mais ? T'as perdu la tête ? Il a cafté à la CPE !

— Oui, je sais. Mais vraiment les gars, arrêtez ! Mettez-vous à sa place un peu. Il a eu raison de vous balancer : vous le harceliez.

Alors, ses copains partent.

— Si vous continuez, leur crie Timothé, j'irai voir la CPE avec Alexis !

Il se tourne vers son frère :

— Alexis ? Je voulais m'excuser pour hier... Je n'aurais pas dû t'en vouloir, tu as eu raison de parler de tes problèmes à la CPE. J'aurais même dû t'aider contre eux, dès le début. Et puis, je n'aurais pas dû défonce ta porte de chambre. Je pense qu'entre frère, on devrait se soutenir. Encore plus avec les parents qui ne s'occupent plus de nous, tellement ils sont ivres...

— Alors, on s'entraide ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— OK. Je veux bien. Moi, je t'aide à avoir des meilleures notes et, toi, de m'aides à ne plus être harcelé, par tes potes ou pas d'autres nuls dans leur genre. Et puis... je m'excuse, moi aussi. Pour avoir dit que tu étais un accident. Et pour tout ce que j'ai pu te dire d'autre...

À partir de là, leur vie au collège s'améliore.

Alexis n'est plus harcelé et Timothé a de meilleures notes. Ils se font de nouveaux amis, même si les cours sont toujours ennuyants. Les frères jumeaux s'entendent beaucoup mieux qu'avant. Il y a moins d'embrouilles entre eux. Ils se confient l'un à l'autre. Ils ont l'impression de s'être retrouvés...

Un jour, ils rentrent, sans tensions, tous les deux ensembles chez eux.

Là, ils découvrent une dame qu'ils ne connaissent pas.

Elle les prend alors à part pour leur expliquer leur situation.

— Bonjour les garçons, je m'appelle Sofia. Je suis une assistante sociale. Au vue de la situation de vos parents, nous devons vous placer en famille d'accueil.

Timothé et Alexis sont ravis :

— Oh, oui ! disent-ils. Ça nous ferait du bien d'avoir un meilleur confort.

— Oui, les garçons, leur confirme Sofia, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : vous serez séparé.

Enzo harcelé par ses camarades

par Jonas, Lucas et Sam

Enzo a 16 ans, cette année. Et ses 16 ans, il va les passer dans un nouveau lycée. Pas très grand, blond, il a une maladie qui s'appelle le syndrome Gilles de La Tourette. Il vient d'emménager dans une nouvelle ville, car ses parents ont trouvé un nouveau travail.

Dès son arrivée au lycée, Enzo se fait remarquer à cause de sa maladie. À la cantine, alors qu'il est bousculé, il s'énervé et ne peut s'empêcher d'insulter tout le monde.

Gêné, n'ayant aucun ami vers qui se réfugier, Enzo se sauve en courant du lycée.

Ses parents parlent de sa maladie à ses professeurs et l'incident est oublié.

Malheureusement, les jours suivants, comme Enzo insulte beaucoup de monde, il ne se fait pas d'amis. On ne l'aime pas, on le rejette. Jusqu'au jour où les élèves finissent par se moquer de lui à la récréation, car il insulte trop de gens.

Ils sont indifférents à ce que je vis parce qu'ils n'ont pas de maladie, eux, se dit-il.

Il est triste, car il est harcelé et qu'il n'a aucun ami.

Quant aux élèves qui ne s'en prennent pas à lui, ils se tiennent loin de lui, mais ne le respectent pas. Et, parfois, ils se comportent mal avec lui. À la cantine, ils lui passent devant. Ils parlent sur son dos...

Enzo finit par avoir peur des élèves du lycée et ne s'approche plus d'eux.

Le temps passe et ses journées lui paraissent interminables, car il n'a personne à qui parler. Enzo se sent différent et inutile. Pour lui, il est inférieur aux autres élèves

Mal dans sa tête et pensant parfois à faire du mal aux autres élèves, il pleure dans son coin.

Il n'en peut plus.

Sa maladie est tellement énervante ! Dans ces moments-là, quand elle lui est insupportable, il s'énervé et insulte le monde entier. En le voyant agir ainsi, certains élèves ont peur et s'écartent, d'autres se moquent encore plus.

Les gens ne me respectent pas, ils ne m'aiment pas, se dit-il. Comment leur en vouloir ? Je les embête, je les insulte...

Les semaines et les mois passent et rien ne s'arrange pour Enzo. Il se sent toujours aussi mal, toujours aussi seul. Il se sent nul...

Le lycéen est dans sa chambre en train de réfléchir à sa vie. Assis sur son lit, la tête dans les mains, il se dit :

J'en ai marre de ma vie, je devrais mettre fin à mes jours...

Il faut dire qu'au moment de sortir de classe, il a entendu certains élèves chuchoter entre eux : « J'espère qu'il changera de lycée. On en a marre de lui ! »

Personne ne m'aime..., se dit-il. Moi-même, je ne m'aime pas... Moi-même, j'en ai assez. J'en ai assez de ma maladie !

Heureusement, Enzo ne s'est pas suicidé.

Peu importe si les élèves de mon lycée ne m'aiment pas, s'est-il dit. Je n'ai pas besoin spécialement d'amis, j'ai une famille qui m'aime et ça c'est top ! Oui, c'est top d'avoir une famille car elle t'aide et te soutien !

Sa famille le respecte. Elle le chouchoute et elle l'aime comme il est. De plus, il a décidé de s'aimer, car ce n'est pas de sa faute s'il a cette maladie. Et puis, il n'est pas qu'une personne qui s'énerve et qui dit des insultes. Il est quelqu'un de gentil et de serviable. Il soutient sa famille. Il est aussi drôle et créatif.

Le lendemain, une surprise l'attend au lycée : un nouvel élève est présent. Celui-ci, voyant qu'Enzo est seul, va lui parler. Ce garçon s'appelle Nicolas. Lui aussi a la maladie de Gilles de La Tourette. Ils font connaissance et deviennent amis.

Très vite, tous les deux deviennent inséparables. Enzo est heureux : il a trouvé un ami. Un ami qui lui ressemble !

— À deux, on sera plus fort ! dit-il à Nicolas.

— Oui, c'est vrai. À deux, on va faire face à ceux qui nous embêtent et nous harcèlent !

Un jour, alors qu'ils quittent les cours, Enzo et Nicolas sont pris à partie par le petit groupe d'élèves qui se moquaient d'Enzo à son arrivée.

Le groupe interpelle les deux amis :

— Vous avez vu le nouveau ? Lui aussi, c'est un connard !

— Ouais ! Enzo et lui, ce sont des salopards !

— Ces salopards, ils sont moches, pas intelligents !

Contre toute attente, Enzo ne s'énerve pas.

À la place, il éclate de rire et leur dit :

— Eh, les gars ! Vous n'avez plus à vous moquer de moi et de Nicolas. Vous n'avez plus à nous rejeter, puisqu'on se ressemble : vous aussi vous dites toujours des insultes !

Pourquoi ne me croient-ils pas ?

par Chloé D, Chloé M et Loona

Un bon matin, la jeune fée Chelsea partit se promener en dehors de la forêt féérique. Au-delà, se trouvait le monde des humains. Chelsea avait entendu dire qu'ils cultivaient des bananes, et elle désirait en manger ! Une fois dans ce monde des humains, elle ne trouva pas de bananes, mais un journal intime perdu. Poussée par la curiosité, elle le lit et tomba amoureuse de la vie des humains. Tout était différent de sa propre vie. Elle y découvrit des aventures qu'elle n'avait jamais vues chez les fées.

Elle retourna à tire-d'aile vers sa forêt pour parler à son papy Bernardin de sa trouvaille. Sauf qu'il lui ordonna de brûler le journal intime et lui interdit de ressortir de leur royaume.

— Les humains sont tous des monstres, lui dit-il. S'ils te voient, ils te tueront !

Frustrée, refusant de le croire – ce qu'elle avait lu dans le journal ne décrivait pas les humains comme des créatures assoiffées de sang –, refusant de détruire le carnet, la jeune fée s'envola hors de sa forêt : oubliées les bananes, elle voulait en savoir plus sur les humains !

Une fois sortie de sa forêt, elle vola jusqu'à une université appelée Université Armstrong. Toute à sa colère, elle ne vit pas le panneau indicateur de l'établissement et se le prit en plein visage. Assommée, elle tomba et s'évanouit.

Un jeune humain, appelé Kévin la découvrit, toujours inerte, sur le chemin. Il la ramassa, la mit en sécurité sur un banc et la soigna.

Kévin la regarda pendant qu'elle était endormie. Elle l'intriguait. Il ne savait pas encore que c'était une fée, même si, étrangement, il ne pouvait dire ce qu'elle était.

Chelsea finit par se réveiller.

— Oh, qui êtes-vous, cher jeune homme ? s'étonna-t-elle. Et que m'est-il arrivé ?

— Je crois que vous vous êtes prise un panneau. Je vous ai donc récupérée et mise sur ce banc. Je crois aussi que vous êtes tombée du ciel. Mais, pour ça, j'ai dû rêver...

— Oh, vous m'avez sauvée ?

Elle n'en revenait pas : un humain l'aider ? C'était, là, chose incroyable. Puis elle se souvint des propos de son papy. La peur la gagna...

— Que... que me voulez-vous ? Je... Je n'ai plus de monnaie. Tous mes cailloux sont tombés lors de ma chute.

— Comment ça, des cailloux ?

— Euh... Vous ne voulez pas que je vous paye pour votre aide ?

— Absolument pas ! lui dit-il. L'aide, ça ne se paye pas. Et je ne comprends toujours pas le rapport avec les cailloux. C'est votre argent ??

— Oui, c'est mon argent. C'est avec des cailloux que l'on achète des choses au Pays des Fées.

— Vous êtes donc une fée ? Je n'ai pas rêvé. Vous êtes bien tombée du ciel. Vous êtes bien réelle... Wow...

— Pourquoi vous m'avez sauvée, si ce n'est pas pour me tuer une heure après ?

— Pour vous aider, tout simplement.

Alors, Chelsea remit en question les paroles de son Papy.

Au même moment, Britanie, une étudiante de la classe de Kévin, se promenait non loin de là. Voyant le garçon, elle lui cria :

— Eh ! Kévin ! Pourquoi tu es sur un banc, tout seul ?

— Oh ? Mais je ne...

— Chut ! l'interrompit-elle. Ne parle plus. Tu parleras quand je t'aurais donné ma surprise pour me dire ce que tu en auras pensé. Car, je te cherchais, tu sais.

— Mais, je ne suis pas seul !

— Chut ! Chut ! je te dis. Viens, lève-toi, et suis-moi.

Mais Kévin ne se leva pas.

— Dis-moi où tu veux m'emmener, Britanie. Je n'ai pas tout mon temps. Je suis occupé !

— Je voulais t'emmener au bal des valentins, mon chou... Ma surprise, c'est mon amour pour toi... (Elle ajouta, avec une moue enfantine :) Est-ce que tu veux être mon valentin ?

— Absolument pas, refusa le garçon. Jamais. J'aime quelqu'un d'autre. Je viens de tomber amoureuse d'elle.

Très triste, Britanie s'en alla, laissant Kévin, seul, sur son banc.

Une fois l'humaine partie pour de bon, Chelsea, très troublée, demanda :

— Pourquoi as-tu refusé son amour ? Et qui est cette personne dont tu es tombé amoureux ?

— Parce que la personne que j'aime, c'est toi.

— Oooh ! Moi aussi, je t'aime. J'ai eu le coup de foudre dès que j'ai ouvert les yeux sur toi !

Ainsi débuta leur histoire d'amour. Très heureux, ils voyagèrent dans le monde des humains. Kévin fit à Chelsea visiter différents pays, différentes cultures. Ils se rendirent au Japon, au Brésil ou encore en Corée du Sud. La fée découvrit un univers fascinant. Finalement, les humains n'avaient pas tous mauvais coeur. Quant à Kévin, il se révéla être quelqu'un de très gentil qui avait bon coeur.

Puis il fut temps pour Chelsea de rentrer au Pays des Fées et de parler de son histoire d'amour à son grand-père.

— Pourquoi es-tu partie si longtemps ? l'accueillit-il, l'air étonné, mais heureux de la revoir. Dans le monde des humains sans coeur, en plus ! Je pensais que tu étais morte. Ça va ? Les humains ne t'ont rien fait ?

— Papy, je dois te parler. Si tu ne m'as pas revue, c'est parce que je suis tombée amoureuse d'un humain avec qui je suis partie en voyage pour découvrir son monde...

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Je viens de te dire qu'ils n'ont aucun coeur, et, toi, tu oses me dire ça ? Tu veux que je fasse une crise cardiaque ?!

Chelsea ignora ses récriminations.

— Il s'appelle Kévin. Tu verras, il est très gentil. Il est là avec moi. Il va passer plusieurs jours avec nous. C'est à mon tour de lui faire visiter notre monde.

Le papy vit alors le garçon. Choqué, il se leva.

— Recule ! lui cria Bernardin. Sale tueur de fées, tu n'as rien à faire chez nous !

Sans tenir compte de l'attitude de son grand-père, Chelsea fit visiter la forêt magique à son amoureux. Ils croisèrent une fée.

— Bonjour, la salua l'humain. Je m'appelle Kevin et vous ?

— Bonjour, je m'appelle Martinette, lui répondit-elle.

Ils passèrent leur chemin, et Chelsea entendit Martinette dire à d'autres fées : « Il est très aimable, cet humain. »

Très vite, Kévin fut accepté par le peuple de la forêt féérique.

À la plus grande joie de Chelsea, son grand-père commença, à son tour, à l'apprécier. Bernardin s'était rendu compte que Kévin était différent des autres humains connus. Il s'en voulut de ce qu'il avait pensé des humains.

Vint alors le moment où Kévin prit, à son tour, une grande décision.

— Chelsea, je... j'aimerais te présenter à ma famille. Est-ce que tu es d'accord ?

La fée lui sauta au cou.

— Évidemment que je veux voir tes parents ! lui dit-elle. J'attendais ça depuis longtemps !

Le grand jour arriva, et Chelsea entra dans la maison de la famille de Kévin en tenant la main de son amoureux. Stressée, mais heureuse, elle les salua d'une toute petite voix.

La mère et le père de Kévin ne réagirent pas.

Chelsea afficha une mine catastrophée.

Oh, non ! pensa-t-elle. Ils ne m'aiment pas ! Eux aussi, comme mon grand-père, ils ont des préjugés...

À la place, les parents saluèrent leur garçon :

— Ah ! Bonjour, mon fils. Comment ça va ? Mais où est cette fameuse copine avec qui tu es parti en voyage ?

— Elle est, là, voyons, juste à côté de moi. Je ne vous l'ai pas encore dit, c'est une fée.

— Mais, mon garçon, les fées, ça n'existent pas.

Chelsea blanchit.

— Ils ne croient pas aux fées, marmonna-t-elle. C'est pour ça qu'ils ne me voient pas, et qu'ils ne me verront jamais...

De l'adoption à l'abandon

par Carly, Léonie et Lilyah

Il était une fois une petite chienne qui s'appelait Yuri et qui parlait. Sa maîtresse, Camille, avait découvert Yuri quand celle-ci était un chiot. Les yeux verts et les cheveux lisses et bruns, Camille avait 21 ans. Elle voulait un chien. Elle en avait assez de rester seule et cherchait de la compagnie. Donc, elle était allée à la SPA. C'est ainsi qu'elle avait rencontré Yuri.

Un jour, c'était un vendredi matin, Yuri s'approcha de Camille.

Vu que Camille se sentait seule, elle décida de parler à sa petite chienne :

— Coucou, mon bébé ! Comment ça va, aujourd'hui ?

À aucun moment, elle n'aurait pensé que Yuri allait lui répondre :

— Ça va bien, et toi ? J'ai faim. Je peux avoir des croquettes ?

Sa maîtresse prit un peu peur avant de se calmer. Malgré sa fatigue, elle se leva pour donner à manger à son étrange chienne. Celle-ci semblait avoir peur, car elle n'avait pu s'empêcher de parler.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Camille, tu peux rester ici, avec moi.

Yuri en fut très heureuse. Elle n'avait pas été rejetée parce qu'elle était douée de parole et, donc, différente.

Je ne vois pas pourquoi je m'en séparerai, pensa Camille. J'avais besoin de compagnie... En plus, je vais pouvoir lui faire la conversation et elle me répondra. C'est génial !

Camille la garda donc. Toutefois, elle prévint sa petite chienne :

— Surtout, ne parle pas devant les autres humains. Car, sinon, j'ai peur qu'il ne te prenne.

D'après elle, des gens pouvaient la lui prendre pour faire des expériences sur elle, car elle parlait.

Quelque temps plus tard, Camille emmena Yuri se promener dans un parc. D'autres chiens étaient présents. C'étaient des anciens de la SPA. Tout de suite, ils rejoignirent Yuri. Et tous devinrent les amis de la petite chienne.

Ces chiens la trouvaient utile. Elle pourrait leur apprendre à parler pour qu'ils puissent parler à leurs maîtres. Pour Yuri, qu'ils aboient et ne parlent pas ne la dérangent pas. Elle s'en moquait même. Car elle les aimait bien comme ils étaient. Au-delà des différences, pour Yuri, le plus important, c'était la joie de vivre avec les autres quels qu'ils soient.

Un jour, dans ce fameux parc, alors que Yuri s'approchait de ses amis chiens, elle entendit un gros bruit effrayant ! Elle prit peur et s'enfuit. Les autres chiens se moquèrent d'elle : ce n'était qu'un klaxon de voiture qui passait non loin de là. Mais Yuri ne comprit pas. Elle arriva sur la route et, cette fois, ce fut le klaxon d'un camion qu'elle entendit. Juste avant d'être percutée.

Dévastée, sa maîtresse l'emmena chez la vétérinaire.

Par chance, Yuri survécut à son accident, mais elle dû être amputée d'une patte.

Quand elle se réveilla de l'opération, ses premiers mots furent :

— Aïe ! Aïe ! Aïe ! J'ai un mal de chien !

La vétérinaire en fut subjuguée. Yuri et Camille se regardèrent. Puis Camille rigola de gêne :

— Tadaaam ! Incroyable, non ?

— Oui, c'est incroyable. Mais ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien.

Il se trouvait que cette vétérinaire avait une chienne. Celle-ci, avec ses aboiements, fit comprendre à Yuri que sa maîtresse tiendrait parole.

Camille en fut soulagée. Toutefois, elle supplia la vétérinaire :

— Oui, s'il vous plaît, ne dites rien !

Puis elle et Yuri partirent sans avoir rien à régler. Le chauffeur du camion, un certain Bob, avait accepté de payer les frais de l'opération. Toutefois, Camille n'était pas tranquille : et si, malgré ce qu'avait assuré sa chienne à Yuri, la vétérinaire racontait tout autour d'elle ? Et si on venait lui enlever Yuri ?

Le temps passa. Aucun problème ne vint troubler la vie de Camille et de Yuri.

Quand, à trois pattes, Yuri put sortir et rejoindre ses amis dans le parc, ces derniers la rejetèrent. Même si elle pouvait toujours parler, elle ne leur était plus utile : elle avait du mal à courir, et ça les gênait : « Tu ne sais pas courir normalement ! » lui avaient-ils renvoyés.

Yuri en fut très triste. Ce n'était pas sympa d'être écartée ainsi. Elle se retrouvait seule.

Tout ça parce que je suis handicapée... Ce n'est pas bien. Même si je suis différente, j'ai le droit d'être acceptée comme je suis !

Très malheureuse, elle partit s'isoler dans un coin, gardant tout cela pour elle.

C'est trop injuste, se dit-elle. Sans cet accident, je ne serais pas seule en ce moment...

Elle rentra à sa maison retrouver sa maîtresse qui n'avait pas voulu l'accompagner.

Soudain, elle aperçut une chienne, handicapée comme elle. C'était une chienne au pelage noir, belle, gentille et joueuse. En plus, elle avait une patte électrique...

Voyant que Yuri était seule et attristée dans la rue, cette chienne vint à sa rencontre.

« — Ne t'inquiète pas, lui aboya-t-elle. Je ne me moquerai pas de toi... »

« — Tu es gentille, toi, au moins..., lui répondit Yuri. »

Intriguée, elle montra sa patte électrique.

« — Ah ! Ça ? Moi aussi, j'ai eu un accident. Tu as dû être rejetée par les gens. Moi, je te comprends. J'ai vécu ça aussi. Sache que je te vois comme tu es, et je t'accepte.

Toutes deux firent connaissance. Cette nouvelle amie s'appelait Tiana.

« — Bon, je dois te laisser et rentrer chez moi, lui aboya Yuri. Ma maîtresse est toute seule. Sans moi, elle s'ennuie ! »

Heureuse d'avoir trouvé une amie, pleine d'espoir en pensant à la patte électronique de Tiana, Yuri rentra chez elle. À sa grande surprise, elle découvrit un autre chien.

Un chien qui ne parlait pas, mais qui avait toutes ses pattes !

Il s'appelait Nougat. Et si Camille n'avait pas été se promener avec elle, c'était pour retourner à la SPA se choisir un nouveau chien. Ce Nougat.

Choquée, Yuri se sentit à nouveau rejetée. Elle demanda à sa maîtresse :

— Que... que fait-il là ?

— J'ai pris un nouvel animal de compagnie, car Nougat est normal, répondit Camille. Il ne m'entraînera pas de problèmes parce qu'il parle. En plus, je me lasse de toi : tu n'as que 3 pattes, Yuri. Je ne peux rien faire avec toi !

Yuri n'en revenait pas !

— Mais... Camille ? M'aimes-tu encore ?

— Euh... Oui... Oui ! Mais je préfère Nougat à toi, et je ne peux pas garder deux chiens.

— Quoi ? Tu ne vas quand même pas me mettre dehors ? Je peux encore marcher et te suivre partout. Je peux toujours courir, même avec un peu de mal. Je peux jouer... Et tu sais qu'il existe des pattes électriques ? Il suffirait que tu...

— Non, non. Tu ne ressemblerais pas à un vrai chien et, en plus, ça me coûterait cher.
Et Camille la jeta dehors.

Yuri marcha sans but. Elle ne savait pas où aller, mais elle avançait tout de même. À trois pattes...

Quelle année compliquée..., pensait-elle avec des yeux de chien battu. Je pensais que j'étais un membre de la famille de Camille, mais visiblement non... Ce n'est qu'une égoïste !

Elle croisa Bob, le chauffeur du camion, qui partait s'acheter des fruits. Quand il vit Yuri, il se précipita vers elle et lui présenta ses excuses.

Yuri les accepta.

Elle était très gentille. Et puis, il n'y était pour rien dans cet accident. Il n'avait pas voulu l'écraser. Elle s'était jetée dans ses roues et quand il avait freiné, c'était trop tard...

Il lui demanda ce qu'elle faisait là, toute seule, sans sa maîtresse.

— Camille a pris une nouvelle chienne et m'a jetée dehors. Car je suis différente des autres chiens...

Alors, Bob lui dit :

— Si tu veux, je te prends avec moi, et je t'aimerai comme tu es. Un chien à trois pattes reste un chien. Et toi, tu seras mon chien pour la vie !